& que je me plais ſi fort auprès de vous, que ma ſanté n'a pas beſoin d'autre ſecours.

EMILIE.

Cela eſt fort bien..... Aſſurément....

FLORISE.

Oui.

M. CLIDAMIS, *faiſant une petite révérence.*

Madame, c'eſt une vérité que vous n'ignorez pas.

EMILIE.

A merveille..... Dites-moi un peu, Monſieur Clidamis, n'avez-vous jamais eu quelques entretiens particuliers avec Monſieur le Comte qui vient au logis, & à qui vous ſçavez que je dois de la conſidération ?

M. CLIDAMIS

Très-rarement, Madame, très-rarement; & quelque compagnie que vous ayez, je ne ſuis preſque jamais occupé que de vous ſeule.

EMILIE.

Rien n'eſt plus obligeant.

FLORISE.

Ce ſont des ſentimens que l'amitié doit inſpirer. Il n'y a rien de mieux.

EMILIE.

Je ne ſçais ce que c'eſt que de manquer à mes amis ; mais vous n'ignorez pas que, de concert avec mes parens, il y a, entre le Comte & moi, des deſſeins aſſez ſérieux. Croyez-vous qu'il ait jamais pû vous ſoupçonner d'en avoir de votre côté ?

M. CLIDAMIS.

Je n'aſſurerai point, Madame, qu'il m'en ait ſoupçonné ; mais quand cela ſeroit..... il ne ſe tromperoit pas trop.

EMILIE.

Comment ?

M. CLIDAMIS.

Non aſſurément, Madame.

EMILIE.

Quand on devroit m'accuſer de mauvais procédé, ſi cela étoit, Monſieur, il faudroit y mettre ordre.

M. CLIDAMIS.

Que dites-vous ?

EMILIE.

Quoi ! Le Comte auroit pû ſoupçonner qu'il y auroit des vues de mariage entre vous & moi ?

M. CLIDAMIS.

A l'égard des vûes, Madame, tout le monde peut en avoir ; mais je ne me crois pas aſſez heureux pour que vous en ayez pour moi.

EMILIE, *s'emportant un peu.*

Mais il ne s'agit pas de votre bonheur là-dedans ; entendons-nous, s'il vous plaît.

M. CLIDAMIS.

Je ſuis obligé de ſubir, Madame, toutes les loix que vous voudrez m'impoſer.

EMILIE.

Les loix que je vous impoſe, Monſieur, c'eſt.....

FLORISE, *bas.*

De ſortir.

EMILIE.

C'eſt, Monſieur, de ceſſer à jamais de me voir, ou d'avoir ſoin, dans le moment, de bien inſtruire le Comte que c'eſt

uniquement le hazard, le voiſinage, & une eſpéce d'habitude qui vous ont fait vous trouver ſi ſouvent chez moi.

M. CLIDAMIS.

J'entends.

EMILIE.

Qu'il ſeroit étrange qu'une amitié telle que la vôtre eût donné à penſer à qui que ce fût, & que ce n'eſt point du tout à des conditions ſuſpectes que vos aſſiduités ont été ſouffertes.

M. CLIDAMIS.

Il n'y a rien que je ne fiſſe au monde, plutôt que d'être privé du bonheur de vous voir.

EMILIE, *d'un ton ferme.*

Ayez donc bien ſoin de le lui perſuader.

M. CLIDAMIS.

La peine dont vous me menacez eſt trop cruelle pour que je ne débrouille pas cela dans l'inſtant.

Je le vois venir, Madame, retirez-vous. Vous ſerez ponctuellement obéie.

EMILIE, *à Floriſe.*

Il vient, Floriſe. Il ſera diſſuadé. Trop heureuſe que ce ſoit-là, ſans doute, le ſeul obſtacle qui le retienne!

SCENE VII.

M. CLIDAMIS, *ſeul.*

FRanchement, j'ai cru d'abord qu'elle vouloit ſe déclarer en faveur de mon mérite. Elle n'auroit pas tout le tort. Mais exécutons ce que j'ai promis.

SCENE VIII.

HALY, ZAGUT, M. CLIDAMIS.

ZAGUT, *à Haly, au fond du Théâtre.*

CE que l'on vient de nous raconter ſur la complaiſance des Maris, eſt ſingulier, & les femmes de ce Pays ſont terriblement adroites.

HALY.

Elle rentre chez elle : je vais la ſuivre.

M. CLIDAMIS.

Monſieur le Comte, un mot, je vous ſupplie.

HALY.

Que puis-je pour votre ſervice?

M. CLIDAMIS.

Je vais vous le dire : mais je ſouhaiterois que ce fût ſans témoins.

ZAGUT.

Quel air de myſtere. (*à ſon Maître qui le regarde.*) J'entends. (*à part.*) Le ſabre de Monſieur Clidamis ne me paroit pas bien dangereux, ainſi je me retire.

HALY, *à Zagut.*

Entre toujours chez Emilie.

SCENE IX.

SCENE IX.

HALY, M. CLIDAMIS.

M. CLIDAMIS.

CE que je veux, Monſieur, vous le ſçaurez bientôt.

HALY.

A la bonne heure.

M. CLIDAMIS.

Je voudrois vous demander, Monſieur, ſi l'ancienne amitié que j'ai pour Emilie ne vous a jamais cauſé quelque peine ?

HALY.

Votre amitié pour Emilie me cauſer de la peine ? Non, Monſieur.

M. CLIDAMIS.

Quoi ! mes viſites aſſidues ne vous ont point du tout inquietté ?

HALY.

Non, aſſurément. Ce n'eſt point par orgueil que je vous le proteſte : mais vous

connoiſſez Emilie avant moi, & il n'y auroit gueres de juſtice à déſirer que tous les amis d'une perſonne que l'on aime, déſertaſſent.

M. CLIDAMIS, *ſe donnant quelques airs.*

Mais : pardonnez-moi, Monſieur, quand on voit un Cavalier venir journellement dans une maiſon.....

HALY.

Non, Monſieur. Je vous répete que je ne me ſuis point affligé de vous y voir. Eh ! quoi ! a-t-on coutume, dans ce Pays-ci, de rendre les femmes eſclaves ? Y voudrions-nous adopter l'uſage tyrannique de l'Orient, & ne devoir notre félicité qu'à leur malheur ?

M. CLIDAMIS.

Je comprends cela. Mais, comme d'une longue amitié, on paſſe ſouvent à l'amour, & que je ſuis auſſi libre de mon côté qu'Emilie l'eſt du ſien, il auroit pû arriver que cela eût fait naître en vous des ſoupçons.

HALY, *après un peu de réflexion.*

Eh ! Dites-moi un peu, Monſieur,

qui peut vous engager à me perſuader cette poſſibilité-là ?

M. CLIDAMIS.

Un ordre abſolu que j'ai reçu d'Emilie.

HALY.

D'Emilie ?

M. CLIDAMIS.

D'elle même.

HALY.

D'Emilie !

M. CLIDAMIS.

Dans l'inſtant.

HALY.

Vous me ſurprenez. Il eſt vrai, Monſieur, qu'il n'eſt point d'événement plus facile & plus ordinaire..... que de voir deux amis s'unir..... Je vous avoue que je ſuis étonné d'une précaution auſſi grande; & ſi Emilie avoit pris d'autres deſſeins que ceux que je lui connois, ce ſeroit..... agir avec délicateſſe.

M. CLIDAMIS, *lui mettant la main ſur l'épaule.*

Je vous dirai naturellement que je ne le crois point, & mon objet eſt de vous en aſſurer.

HALY.

Plaît-il, Monſieur?

M. CLIDAMIS.

Ne vous mettez point cela en tête. Je ſuis charmé que vous n'ayez aucuns ſoupçons ſur les aſſiduités que j'ai auprès d'elle, & il me ſuffit que je me ſois acquitté de ce que je devois.

HALY.

Arrêtez, il faut parler plus clairement.

M. CLIDAMIS.

Comment ?

HALY.

Oui, je n'entends point tous ces détours, vous parlerez, où vous vous expliquerez d'une autre façon avec moi.

M. CLIDAMIS.

Eh ! Parbleu. Vous vous moquez.

HALY.

C'en eſt trop, vous dis-je.

M. CLIDAMIS.

Eh ! Finiſſez donc. Je ne ſuis poin

homme de guerre, je n'ai jamais voulu y aller, & je n'ai point du tout envie de me battre.

HALY.

Si l'on ne peut tirer de vous d'autre éclairciſſement, encore une fois, (*Mettant l'épée à la main*) il me faut celui-ci.

SCENE X.

HALY, M. CLIDAMIS, ZAGUT.

ZAGUT, *accourant.*

COmment ! diantre ! Qui s'en ſeroit douté. (*Regardant M. Clidamis qui n'a point mis l'épée à la main.*) Ah ! ah ! Il n'y a que demi-mal.

M. CLIDAMIS.

Cela me ſuffit, adieu, Monſieur.

SCENE XI.

HALY, ZAGUT.

HALY.

QUel trouble s'éleve dans mon cœur! Tu me parlois, il n'y a qu'un moment, des galanteries des Femmes françoiſes; j'attribuois tous tes raiſonnemens à la peur des dangers dont nous ſommes menacés. Hélas! que dois-je penſer? Un homme, d'un air indéfiniſſable, d'un ton moitié plaiſant, vient de jetter dans mon ame l'idée la plus cruelle.

ZAGUT.

Il a dû vous dire qu'Emilie & lui ne ſe marieroient point enſemble. Floriſe dans l'inſtant m'en a parlé.

HALY.

Floriſe? .....

ZAGUT.

Oui, Floriſe vient de me dire que c'étoit pour cette explication qu'il venoit vous trouver.

HALY, *avec emportement.*

Eh ! pourquoi eſt-il queſtion de mariage entr'eux ? Tout ſemble ſe réunir pour me déſeſpérer. Qui a jamais parlé de ce mariage ? Qui a pû ſe l'imaginer encore ?

ZAGUT.

Je ne ſçais : mais Floriſe, en un moment, m'a tenu tant de diſcours là-deſſus, & d'un air ſi animé, que cela ne m'a pas paru ſignifier rien de bon, à moi non plus.

HALY.

Emilie me trahiroit !..... Cette démarche paroît faite pour me l'annoncer. Mes délais l'auront rebutée : ils méditoient cette intrigue, ſans que j'aie pû m'en appercevoir. O Ciel ! C'en eſt fait.

ZAGUT.

Vous vantiez ſi fort la liberté dont jouiſſent les femmes de ce Pays-ci. Vous faiſiez l'incrédule ſur tout ce qu'on pouvoit vous dire. On vous racontoit en vain mille ſupercheries que l'amour leur fait imaginer. Allez, allez, Seigneur, quand nos vénérables peres ont inventé de tenir toujours les femmes très-cloſes & très-ren-

fermées, ils ſçavoient bien ce qu'auparavant il leur en avoit coûté.

HALY.

Si ſa trahiſon eſt certaine, j'en mourrai de douleur..... Mais elle ne me refuſera pas peut-être de me dire les motifs.....

ZAGUT.

On s'aveugle. Dites-moi un peu pourquoi ſe ſeroit-on ſi fort appliqué à nous eſpionner ſans ceſſe, comme on a fait, ſi ce n'eſt pour empêcher que vous ne les ſurpriſſiez enſemble, & vous ôter la connoiſſance de leurs deſſeins? Pourquoi, depuis quelque tems, vous auroit-on ſi ſouvent reproché vos délais & votre indéciſion ſur le mariage, ſi ce n'eſt pour vous faire ſentir que cette indéciſion eſt un juſte motif pour rompre avec vous? On n'oſe pas vous congédier: on demande que vous vous congédiez vous-même. Croyez-moi, Seigneur, (votre mariage étant d'ailleurs impoſſible), béniſſez le Ciel d'une pareille découverte. Regagnons les côtes de Provence, & vogue la galere.

HALY.

Tu me perces le cœur, & je demeure

convaincu. Ah ! je vois bien que la France a beſoin de plus d'un Sérail.

ZAGUT.

Partons, vous dis-je. Etourdiſſez-vous ſur cette paſſion qui vous retient, & ne balançons plus.

HALY.

Elle s'approche... Devrois-je chercher à m'éclaircir.

SCENE XII.

EMILIE, FLORISE, HALY, ZAGUT.

EMILIE.

CE pauvre M. Clidamis a été bien ma-reçu. Eſt-il poſſible, Monſieur le Comte, que vous perſiſtiez dans les fauſſes opinions que vous avez conçues ?

HALY.

A l'inſtant même où vous vous efforcez de ne le pas rendre ſuſpect, il vous échappe, Madame, de le plaindre.

EMILIE.

Le plaindre ! non ; mais en vérité il eſt des choſes que l'on ne devroit gueres traiter ſérieuſement.

HALY.

Mon ſérieux vous embarraſſe, & un reſte d'égard pour moi répand quelque amertume ſur les nouveaux projets que vous méditez.

EMILIE.

Enfin, vous voulez donc être jaloux ?

HALY.

Je le veux..... Vous ſçavez ſi jamais aucun ſoupçon de ma part a pu vous offenſer : mais enſeignez-moi donc, Madame, ce qu'il faut que je penſe ; quand, de tous les côtés, je n'entends parler que des droits qu'un ancien ami a ſur vous, quand des précautions affectées ſemblent me reprocher de ne m'être pas apperçu qu'un autre vous méritoit mieux que moi.

ZAGUT.

Il eſt aiſé de voir que l'on cherche une rupture.

HALY.

Chaque démarche, chaque mot ſervent à me le confirmer.

EMILIE.

Mais, Monſieur, ces précautions qui vous ſemblent affectées, ces précautions, on ne les auroit point priſes, ſi l'on n'avoit été informé que vous aviez commencé à vous plaindre.

HALY.

Moi ! j'avois commencé à me plaindre ! Il m'étoit échappé quelque reproche ! On vous l'a dit ? Eh ! qui pourroit devant moi tenir ce langage ?

EMILIE, *bas.*

Floriſe.

FLORISE.

Eh bien ?

EMILIE.

Nous ſerions-nous trompées ?

ZAGUT.

Je ſuis témoin, & je puis aſſurer que je n'ai jamais entendu le moindre petit ſoupir à cette occaſion-là.

EMILIE, *à Haly.*

Mais, encore une fois, ce n'eſt pas d'aujourd'hui ?....

HALY.

Eh ! Madame, quel plaiſir trouvez-vous à ces ſuppoſitions continuelles ? Cet ancien ami, que vous protégez, ne ſçait pas feindre auſſi-bien que vous ; il m'en a ſuffiſamment laiſſé entendre, & ſa politique n'a pas tenu long-tems avec moi.

FLORISE, *bas à Emilie.*

L'obſtacle ſeroit donc quelqu'engagement de cœur, comme nous l'avions penſé.

EMILIE, *poſément.*

Quoi ! un ami vous a fait entendre qu'il y avoit des projets de mariage entre lui & moi ?

HALY, *poſément.*

Oui, Madame.

EMILIE.

Et ce n'eſt que de ce moment ſeul que vous avez pris des ſoupçons ?

HALY.

Non, Madame.

EMILIE.

Et auparavant vous n'étiez point ſecrettement jaloux ?

HALY.

J'étois aſſez aveuglé pour ne pas l'être.

EMILIE, *vivement.*

Eſt ! bien, Monſieur, apprenez que je ſuis en droit de vous oublier, & de me choiſir un autre Epoux. Apprenez que ſur votre probité naiſſent dans mon cœur les

ſoupçons les plus injurieux. Vous êtes retenu par un obſtacle dont vous voudriez que le ſecret reſtât au fond de votre cœur. Vous êtes coupable d'avoir eu quelque choſe de caché pour moi ; & bien plus coupable encore de m'en avoir impoſé depuis deux ans, puiſque cet obſtacle eſt invincible. Eh ! bien ? ſçais-je deviner, Monſieur ?

HALY.

Madame.

EMILIE.

Il ſe trouble, Floriſe.

FLORISE.

Eh ! mais, vous vous troublez auſſi.

HALY, *à part.*

Elle déclare qu'elle me trahit, & qu'un obſtacle de ma part l'y autoriſe !

EMILIE, *à part.*

Je l'accuſe de m'avoir trompée ; & il ne s'en juſtifie pas !

HALY.

Zagut, elle eſt inſtruite ?

EMILIE.

Floriſe, il a donné ſa foi !

SCENE XIII.

HALY, ZAGUT.

ZAGUT.

DE quels diables de tours les femmes ici ſe ſervent pour vous dire les choſes, & comme elles ſçavent déguiſer leurs penſées! C'eſt un labyrinte que leur cœur.

HALY.

Mais eſt-ce bien de mon ſecret qu'elle veut parler? J'ai, depuis quelques jours, redoublé mes ſoins pour que rien ne tranſpirât. Comment donc ce ſecret lui auroit-il été découvert? Aurois-tu été aſſez téméraire?...

ZAGUT.

Moi! Seigneur? Ah! pouvez-vous le penſer? Non; je le jure. Mais intérieurement je vous avoue que je ne ſerois pas fâché que vos idées, de vous fixer ici, fuſſent... la... bien anéanties; & il vaut mieux que Paris ſçache que vous êtes Mu-

ſulman, que Conſtantinople apprenne que vous voulez ceſſer de l'être.

HALY, *avec paſſion.*

Ah ! Me demander d'étouffer mon amour, c'eſt me demander l'impoſſible ! Mais, encore une fois, je ne puis concevoir qu'elle ait pû pénétrer ce myſtere.....

ZAGUT.

Pour moi, je vous ferois ſerment.....

SCENE XIV.

UN VIEILLARD, HALY, ZAGUT.

HALY.

QUel eſt ce Vieillard qui nous regarde?

ZAGUT.

Il a l'air d'un ſpectre.

HALY.

Eloignons-nous.

LE VIEILLARD, *l'arrêtant.*

Puiſque le ſort permet, enfin, que l'on puiſſe vous joindre, arrêtez un inſtant & écoutez-moi.

HALY.

Que voulez-vous?

LE VIEILLARD.

Je n'ai qu'un mot à vous dire. Je ne veux être qu'un inſtant auprès de vous, car je ne puis vous voir ſans effroi, & votre deſtinée me fait horreur.

HALY.

Et qui êtes-vous, pour oſer me parler de la ſorte ?

LE VIEILLARD.

Reſpecte du moins mes années, quoiqu'il ne faille gueres eſpérer que les droits les plus reſpectables t'en impoſent.

HALY.

Pour qui me connoiſſez-vous ?

LE VIEILLARD.

Juge ſi je te connois. La Natolie ta vû naître, tu es Haly, fils de Mehemet, à qui un Sangiac de Moſul avoit donné le jour.

HALY, *à part.*

O ciel ! je frémis.

ZAGUT.

Aï ! Aï !

LE VIEILLARD, *après quelque tems.*

Tu pourrois n'être point coupable, mais ton lâche cœur te le rendra, ſans doute. Apprends que l'on eſt indigne de voir le jour, que l'on manque à toute l'hu-

manité, quand on eſt capable d'abandonner ſa patrie, & les Loix que nos Ancêtres ont reconnues avant nous. Ce que je te dis eſt ſans replique. Je te laiſſe.

SCENE XV.

HALY, ZAGUT.

ZAGUT.

EH! bien, vous voyez ce qui en eſt. Pouvez-vous encore douter qu'il n'y ait des émiſſaires, des gens traveſtis, chargés d'examiner de près votre conduite, & qu'au ſein de notre patrie, ceux de qui vous dépendez ne ſoient mécontens de votre abſence, & n'ayent de l'inquiétude à ce ſujet?

HALY.

Zagut..... ceci eſt fâcheux pour vous.

ZAGUT.

Pour moi?

HALY.

Oui Zagut. Vous êtes perdu, car vous avez parlé.

ZAGUT.

Moi ! parlé ! Je ſoutiens.....

HALY.

Les ſermens ſeroient inutiles. Ecoute... une ſeule choſe peut te ſauver de ma fureur. Déclare moi devant qui tu as commis cette horrible indiſcrétion.

ZAGUT.

J'ai beau m'examiner.....

HALY, *avec emportement.*

Oh ! Si tu differes d'un inſtant.....

ZAGUT, *ſe jettant à genoux.*

Je me ſouviens d'une choſe, mais ſi légere..... ſi légere, qu'à peine y ai-je penſé depuis. Un jour que je vous attendois chez Emilie, & que vous étiez allé faire un tour de jardin avec elle, ce Monſieur Clidamis entra. Floriſe, lui, & moi nous fîmes la converſation. (Les rangs obſervés), je dis que j'avois été en Turquie, & que j'en connoiſſois les coutumes. Je ſongeai dans le moment que ce pouvoit être une faute, & pour dépayſer mes Auditeurs, j'ajoutai que j'avois voyagé dans beaucoup

d'autres endroits. Je ne m'apperçus pas que cela leur fît faire aucune réflexion, & je ne me doutai pas que cela pût jamais avoir aucune ſuite.

HALY.

Malheureux!..... Peut-on ſe flatter de ſçavoir garder un ſecret, quand on eſt tenté de parler de ſoi ſans ceſſe? Un rival ſçait profiter de tout. Ce diſcours joint à quelque ſouvenir que l'on peut avoir conſervé de mes traits, malgré les ſoins que j'avois pris pour n'être point trop remarqué, même avant mon traveſtiſſement, cette imprudence affreuſe commiſe devant cet homme-là, aura ſervi à tout révéler.

ZAGUT, *larmoyant.*

Ce Monſieur Clidamis eſt un ſot.

HALY.

Il n'eſt point de ſot rival.

ZAGUT.

Voilà tout, & je vous jure par la barbe du Muphty.....

HALY.

Je t'ai promis la vie, mais je ne me

l'accorderai point à moi-même, car m'eſt-il poſſible de réſiſter à de tels incidens? O ciel! Elle eſt inſtruite!

ZAGUT.

Il faut, Seigneur, ſonger au remede, & vous informer ſecrettement.....

HALY, *voyant venir Clidamis.*

Tai-toi.

SCENE XVI.

M. CLIDAMIS, HALY, ZAGUT.

M. CLIDAMIS, *ſans voir Haly ni Zagut.*

JE ne quitte point la partie. Il eſt queſtion de moi dans tout ceci, & on ne ſçait pas comment les choſes peuvent tourner.

HALY.

Monſieur Clidamis?

M. CLIDAMIS.

Ah! Vous voilà?..... Mon deſſein n'étoit pas de vous rencontrer, & je n'aime point le bruit; mais Emilie m'a fait dire qu'elle avoit quelque choſe de particulier à me communiquer, & que j'euſſe à me rendre ici dans l'inſtant.

HALY.

A vous rendre ici.

M. CLIDAMI

M. CLIDAMIS.

Oui, & ſeul avec elle.

HALY.

Je reſpecte ſes ordres; mais puiſque vous êtes en une ſi grande faveur, voudriez-vous bien me faire la grace, avant que je puiſſe paroître devant elle, de lui dire deux mots ſur mon compte?

M. CLIDAMIS.

Monſieur, volontiers.

HALY.

Parlez-moi franchement. Sçavez-vous qui je ſuis?

M. CLIDAMIS.

Pas autrement. Je vous connois pour un homme qui aviez deſſein d'épouſer Emilie, qui, par quelqu'engagement ſecret, ſentez bien qu'il y a un obſtacle à ce mariage, qui ne regardez pas de trop bon œil ceux qui depuis long-tems lui ſont attachés, & qui dans l'occaſion, traitez les gens de Turc à Maure.

ZAGUT, *bas à Haly.*

De Turc à Maure?

HALY.

Il regne dans vos diſcours une eſpece de diſſimulation qui eſt inconcevable; mais, ç'en eſt aſſez, & je vous entends. Je ſçais quelle confidence vous avez faite à Emilie. Je ſçais que ſur un mot, vous avez tiré une conjecture que vous avez donnée pour une vérité; mais je vous déclare que fuſſiez-vous au centre de la terre, je ſçaurois vous y trouver, & qu'il faudroit y décider de votre vie ou de la mienne, ſi, dans l'inſtant, vous n'avez ſoin de perſuader à Emilie que cette conjecture eſt fauſſe, & ſi vous ne détruiſez le rapport indiſcret que vous avez fait. Entendez-vous, Monſieur?

ZAGUT, *à M. Clidamis.*

Entendez-vous?

M. CLIDAMIS.

Je dirai ce qu'il vous plaira; mais je pourrois pourtant aſſurer que je ne ſçai pas de quoi il eſt queſtion.

HALY.

Vos feintes ſont ſuperflues, il s'agit de dire à Emilie, & de bien vous en convaincre vous-même, qu'il n'eſt point d'engagement qui puiſſe jamais m'ôter l'eſpoir de devenir ſon Epoux.

M. CLIDAMIS, *répetant.*

Qu'il n'eſt point d'engagement qui puiſſe jamais vous ôter l'eſpoir de devenir ſon Epoux.

HALY.

Oui.

M. CLIDAMIS.

Allons donc.

HALY, *ironiquement.*

Vous avez trop de crédit ſur ſon eſprit pour ne lui pas faire entendre tout ce que vous voudrez. Songez à quelle condition je vous demande cette grace.

ZAGUT, *à M. Clidamis.*

Songez à quelle condition on vous demande cette grace.

SCENE XVIII.

EMILIE, FLORISE, M. CLIDAMIS.

ÉMILIE.

IL a donné ſa foi ! Ah ! tâchons d'en douter encore.

FLORISE.

Voilà Monſieur Clidamis qui vient exactement au rendez-vous.

M. CLIDAMIS.

J'aurois été bien au déſeſpoir d'y manquer.

EMILIE.

J'ai beſoin, Monſieur, d'un nouvel éclairciſſement avec vous, au ſujet de Monſieur le Comte.

M. CLIDAMIS.

(*à part.*)

Encore Monſieur le Comte ! Parlez Madame. Mais après tant d'obéiſſance & de ſoumiſſion de ma part, il faut eſpérer que je vous trouverai moins inſenſible, & que de l'amitié, je paſſerai à un grade plus élevé.

EMILIE.

C'eſt juſtement ſur cet article que je veux vous parler. Dites-moi : quand je vous ai engagé à aſſurer Monſieur le Comte, qu'il n'y avoit jamais eu la moindre apparence de mariage entre vous & moi, auriez-vous manqué d'exécuter ce que vous m'aviez promis, & lui auriez-vous fait entendre tout le contraire ?

M. CLIDAMIS.

Non, Madame. Mais, plus je le raſſurois, & plus il ſembloit entrevoir en moi des ſujets d'inquiétude.

EMILIE.

Vous avez donc remarqué qu'il étoit dès long-tems jaloux, & que toutes les

assurances que vous lui donniez, ne pouvoient rien sur sa prévention ?

M. CLIDAMIS.

Je l'ai remarqué, Madame.

EMILIE, *à Florise.*

Eh ! bien, tu entends. Malgré tous les efforts qu'il fait pour cacher son inquiétude, il se peut que ce soit-là uniquement la cause de nos troubles, & de ses délais.

M. CLIDAMIS.

Je voudrois qu'une bonne fois il perdît toute espérance : cependant je me suis chargé de vous dire de sa part, que malgré l'engagement qui le retient, il ne perdra jamais l'espoir d'être votre Epoux.

EMILIE.

L'engagement ! Comment ?

M. CLIDAMIS.

Oui, Madame, dans l'instant il m'a prié de vous le dire.

EMILIE.

Quoi ! lui-même, il le déclare cet engagement ?

M. CLIDAMIS.

Je vous rapporte ſes propres paroles, & il paroît que ſon eſpoir ne peut être fondé que ſur un veuvage, ou ſur un parjure.

EMILIE.

Ah! Floriſe.

FLORISE.

Soyez donc une bonne fois perſuadée.

EMILIE.

O ciel! Comment pourrois-je balancer encore. (*à Clidamis.*) Monſieur, ne doutez pas que votre ancienne amitié ne vous donne des droits légitimes ſur mon cœur. Je ne vous défends plus d'eſpérer, & peut-être ma vengeance, avant peu, me forcera..... à me déterminer en votre faveur.

M. CLIDAMIS.

O coup fortuné du ſort!

EMILIE.

Oui, Monſieur, vos aſſiduités vous ſeront plus permiſes que jamais, & je ne prétends pas que vous ſoyez davantage expoſé aux fureurs d'un homme auſſi violent, auſſi injuſte qu'il eſt perfide. Non, car je ſçaurai lui ôter toute ſorte de prétention. Ayez ſoin de l'éviter, Monſieur, juſqu'au moment où je lui faſſe une défenſe expreſſe de me voir, & regardez-vous dorénavant comme quelqu'un..... pour qui mon cœur s'intéreſſe.

M. CLIDAMIS

Ah! Madame, puis-je croire l'excès de mon bonheur? Je me ſuis toujours ſecrettement appliqué à tout ce qui vous pouvoit faire pencher de mon côté; & c'eſt dans cette vue, puiſqu'il faut l'avouer, que je vous avois prié d'accepter un petit divertiſſement que j'ai fait préparer. Je vais m'efforcer de le rendre plus complet, & j'eſpere qu'une telle galanterie appuyant d'autres motifs, vous n'héſiterez plus à couronner l'Amant le plus ſincere, & le plus fidele.

EMILIE.

Je vois ce perfide.

FLORISE, *à M. Clidamis.*

Ne faites point ſemblant de le voir, & ne vous piquez point d'une fauſſe bravoure.

M. CLIDAMIS.

Allons donc, par déférence.

SCENE XIX.

HALY, EMILIE, FLORISE, ZAGUT.

ZAGUT, *à Haly.*

VOyons.

EMILIE, *à part.*

L'ingrat! que pourra-t-il me dire?

HALY.

Ceux qui vous quittent, Madame, remportent un caractere de ſérénité, & de joie, qu'il n'eſt pas difficile d'interpréter.

EMILIE.

Et quelle eſt cette jalouſie que vous tâchez d'affecter, vous?

HALY.

Votre inconſtance en eſt la cauſe.

EMILIE.

Mon inconſtance! N'eſt-elle pas fondée?

HALY.

Il eſt vrai. Cependant celui qui s'eſt fait un mérite de révéler mon ſecret, a dû vous dire que rien ne pouvoit éteindre mon eſpoir.

EMILIE.

Y penſez-vous bien ? Un obſtacle tel que le vôtre peut-il ſe vaincre ?

HALY.

Ah ! j'ai cru que l'amour pouvoit tout faire excuſer, & ſur-tout l'amour que l'on a conçu pour vous.

EMILIE.

Quoi ! ce que vous ſentiriez d'amour pour moi pourroit détruire, rompre les ſermens que vous auriez faits à une autre ?

HALY.

A une autre ? Moi ? Que dites-vous, Madame ?

EMILIE, *avec paſſion.*

N'êtes-vous pas ſecrettement engagé ? N'avez-vous pas diſpoſé de votre foi ?

HALY.

J'ai diſpoſé de ma foi ?

EMILIE.

Eh ! quoi donc ! Voudriez-vous m'abuſer encore ?

HALY.

Ah ! le croirai-je ? Le motif de votre inconſtance ſeroit-il une illuſion ? Moi, j'ai diſpoſé de ma foi ? Si c'eſt-là le reproche que vous avez à me faire, ſi c'eſt ſur ce fondement que vous établiſſez ma diſgrace, je reſpire, & s'il ne faut que prouver ma tendreſſe, ah ! qu'il m'eſt aiſé de me juſtifier !

ZAGUT, *tranſporté de joie.*

On ne ſçait encore rien ; & nous voilà ſauvés !

FLORISE.

Quelque Lutin ſans doute préſide à nos affaires & prend plaiſir à nous tromper.

EMILIE.

Je demeure incertaine. Je déſire, je crains, j'éprouve tous les ſentimens à la fois. (*à Haly.*) Que dois-je donc penſer ?

HALY.

Que je vous adore, & que vous ſeule poſſédez mon cœur.

EMILIE.

Mais enfin quel eſt donc cet obſtacle ? Je vous ordonne de ne m'en plus faire un myſtere.

HALY.

Madame.....

EMILIE.

Eh ! bien ?

HALY.

Il eſt impoſſible de vous obéir.

EMILIE.

Quoi !

HALY.

Ma fortune, ce que je dois à des parens abandonnés, ma propre ſûreté, les raiſons les plus fortes m'obligent à ne vous point faire cet aveu, avant de m'être acquitté de devoirs dont je ne puis me diſpenſer ſans inhumanité, & ſi vous daignez prendre quelqu'intérêt à ma vie....

ZAGUT, *se mettant à genoux.*

Et à la mienne.

HALY, *continuant.*

Ayez une généreuſe indulgence, & permettez que, quelques jours encore, ce ſecret en ſoit un pour vous. C'eſt ce que je demande à genoux à ces divins attraits qui regnent ſouverainement ſur mon ame.

ZAGUT, *voyant le Vieillard.*

Seigneur.

HALY.

Ah! que vois-je? Le Ciel impitoyable a réſolu de me perdre.

SCENE XX.

LE VIEILLARD.
les Acteurs précédens.

LE VIEILLARD.

UN inconnu vous a fait demander la grace de vous entretenir un moment. Vous avez eu la bonté de la lui accorder. Je ſuis cet inconnu, Madame.

EMILIE, *à part.*

Eh ! quoi ! il ſe trouble à la vue de ce Vieillard !

ZAGUT.

Où ſuis-je ?

FLORISE, *à part.*

Ils ont beau ſe maſquer. Il y a ſûrement quelque trahiſon dans leur affaire.

LE VIEILLARD.

Celui qui dans l'inſtant étoit à vos genoux, vous trompe, Madame. Je puis vous l'aſſurer, & je le connois mieux que vous.

HALY, *à part.*

Je ſuis perdu.

EMILIE, *à part.*

Hélas !

LE VIEILLARD.

Un intérêt particulier m'a fait m'informer de ſon ſort quand il vint, il y a deux ans, à Paris ; des infirmités preſqu inſéparables de mon âge, m'empêcherent de le voir : je lui fis faire indirectement des propoſitions qu'il ne daigna pas entendre. Je l'ai cru parti, & ce n'eſt que depuis quelques jours que j'ai appris qu'il avoit été ici retenu par vos charmes ; mais ſes délais continuels, un entêtement invincible, prouvent bien qu'il eſt fait pour les lâches ſentimens dans leſquels il eſt né ; car il voudroit en vain s'excuſer en diſant qu'on a pris ſoin de lui cacher ſon origine & ſes malheurs.

HALY, *à part.*

Que ſignifie ce diſcours ?

ZAGUT.

Au diable cent & cent fois le maudit Vieillard !

FLORISE.

Mais celui dont vous parlez vous eſt-il auſſi connu que vous le dites? Madame n'ignore point ſon origine & ſes malheurs; & Monſieur le Comte a quitté la Provence....

LE VIEILLARD.

Eh! c'eſt une impoſture. Ne doutez pas que ſes diſcours ne ſoient autant de fictions, & qu'il ne ſoit diſpoſé à vous en impoſer ſans ceſſe.

ZAGUT, *à part.*

Allons donc. Empalés!

LE VIEILLARD.

Je ne ſuis point incertain de ce que j'avance, & on n'en doutera plus quand je dirai qu'il m'eſt attaché par les liens du ſang. Oui, Madame, il eſt petit-fils de mon frere; & ce frere fut aſſez malheureux, aſſez enivré d'idées ambitieuſes pour aller briguer des emplois auprès du plus puiſſant Seigneur de l'Aſie, auprès.... des Sectateurs de Mahomet. Ce frere fut aſſez lâche pour renoncer à ſa Patrie, pour quitter la France, & il a tranſmis ſes ſentimens à ſa poſtérité.

HALY.

Qu'entends-je ?

EMILIE.

Que dites-vous ?

HALY.

Ne me trompé-je point ?

FLORISE, *effrayée.*

Un Turc, Madame!

HALY, *au Vieillard.*

Ce que vous assurez est-il croyable ? Ah! je ne puis revenir de mon étonnement : mais je puis certifier que j'ignorois cette origine. J'étois de Sang François! Emilie!... Avec quelle circonstance mon secret vous est-il révélé! Emilie! Pardonnez-moi ce transport. J'étois François! Ah! je le sentois bien à mon cœur.

EMILIE.

Je ne puis concevoir....

LE VIEILLARD, *s'approchant d'Haly.*

Ce changement que je n'osois espérer.

HALY.

Ah! Seigneur, pourquoi, en me ren-

dant la vie, m'avez-vous allarmé, & étiez-vous allarmé vous-même ? Les dangers dont j'étois menacé, ne m'épouvantent plus : mon devoir eſt de me fixer ici, & dans ces heureux climats où la juſtice & la gloire ſemblent avoir établi leur Empire ; dans ces heureux climats on eſt à l'abri de toutes pourſuites en s'acquittant de ſes devoirs.

ZAGUT.

Mais je ne ſuis point petit-fils d'un François, moi ?

FLORISE.

Quoi ! tu es Turc auſſi ?

ZAGUT.

Vraiment oui : c'eſt moi qui chantois ſi bien ce que de certaines Dames venoient entendre par curioſité. Ne me reconnois-tu-pas ?

EMILIE, *à Haly.*

Comment vous nommer ? Ah ! vous ne voyez que trop quelle part je prends à cet événement.

HALY.

Voilà quel étoit mon ſecret, Emilie,

& l'obſtacle qui s'oppoſoit à mon bonheur.

LE VIEILLARD.

Avec quelle joie je le vois digne de ſes Ancêtres! (*à Emilie.*) Que les ſingularités ne ralentiſſent point vos bontés pour Haly, Madame. Il ſera puiſſamment riche, & je vous demande ſeulement de pouvoir l'emmener quelque tems à mes Terres pour qu'il y connoiſſe quels ſont ſes biens, ſa famille, & les ſages Loix de ſa véritable Patrie.

EMILIE.

Ah! ſoyez-en ſûr, Haly ſera mon Epoux.

SCENE XXI, & derniere.

M. CLIDAMIS, EMILIE, FLORISE, HALY, ZAGUT.

M. CLIDAMIS.

MAdame, la petite fête, la petite fête eſt préparée.

ZAGUT, *le ſaluant en Turc.*

Salamalec, caraba.

M. CLIDAMIS.

Qu'eſt ce que cela veut dire?

FLORISE.

Cela veut dire que vous êtes au milieu de deux Muſulmans, que, d'Etranger, votre rival eſt devenu François, & qu'il épouſe ma Maîtreſſe.

ZAGUT.

Votre petite fête ne doit point être dé-

rangée pour cela, Monſieur Clidamis, & ſi l'on veut me le permettre, j'y donnerai un petit échantillon des chants & des danſes de mon pays. Pour toi, Floriſe, nous ferons, quand il te plaira, un mariage à la Turque, enſemble.

FLORISE.

Va t'en te promener.

M. CLIDAMIS, *à Emilie.*

Vous épouſerez un Turc, Madame? Que je vous plains!

Fin du premier Volume.

66115